

Antonella Emina (dir), "Léon-Gontran Damas. Cent ans en noir et blanc", Paris, CNRS éditions, 2014, 340 p., ISBN 978-2-271-07915-2

Dans l'introduction à l'ouvrage collectif qu'elle a dirigé, Antonella Emina présente d'entrée de jeu le rôle et l'accueil de l'œuvre de l'écrivain guyanais laquelle n'a pas toujours été mesurée à sa juste valeur : « Figure charnière du mouvement de la Négritude et auteur constitutif d'une poétique véritablement américaine, dont la portée n'a pas toujours été relevée pour la communauté des littéraires francophones, Léon-Gontran Damas est à l'honneur dans ce volume, résultat de l'effort combiné de spécialistes de renommée internationale, réunis autour d'un projet concernant l'ensemble de son œuvre » (7).

Le volume, conçu pour honorer le 100^e anniversaire de Damas, né en 1912, contient quinze études et témoignages qui abordent son œuvre de différents points de vue et approches. Il est composé de quatre parties dont la première, « Des traces, des tracées » regroupe trois témoignages. Le premier, intitulé « Léon Damas, étoile pigmentée de graffiti... », sous la plume de Daniel Maximin, romancier et poète guadeloupéen, met en lumière la vie et la personnalité de Damas, poète de l'exil, de la révolte et de la solitude, qui évolue sans généalogie tangible entre trois continents, Afrique, Europe et Amérique, mais avec « l'abondance d'origines perdues sous la nudité originelle d'une table rasée des traces sûres du passé » (15). Maximin retrace sur un mode poétique les expériences fondamentales de Damas, telle la rencontre avec Aimé Césaire en Martinique en 1924, puis, en 1929—1934, son engagement à Paris dans les revues antiracistes et antibourgeoises, *Légitime Défense* et *La Revue du Monde Noir*, ses rencontres avec les écrivains et artistes noirs du Brésil, de Cuba et des États-Unis, la publication de ses premiers poèmes dans *Esprit* en 1934, sa mission ethnologique en Guyane en quête des survivances africaines, la parution de *Pigments* en 1938 avec la préface de Robert Desnos et de *Poèmes nègres sur des airs africains* en

1948, enfin, son départ pour l'Afrique occidentale en 1966 et pour les États-Unis en 1970 où il enseignera à l'Université Howard de Washington jusqu'à sa mort en 1978. Le témoignage de Femi Ojo-Ade (qui a rencontré Damas en 1974), « Un solitaire au sein d'une solidarité : la vie de Léon-Gontran Damas », est focalisé sur les liens, nombreux et féconds, que ce dernier a noués avec le milieu littéraire de son temps. L'auteur met en relief l'engagement du Guyanais dans les années 1930 à Paris à la revue *L'Étudiant noir*, aux côtés de Césaire, Senghor, Birago Diop et Ousmane Socé Diop ; sa fréquentation du cercle littéraire de la Martiniquaise Paulette Nardal ; ses rencontres avec Alain Locke, figure tutélaire de la Renaissance de Harlem ainsi qu'avec les grands écrivains de ce mouvement : Richard Wright, Langston Hughes ou Countee Cullen. Il met aussi l'accent sur le « marronage » de Damas, à savoir sa revendication de la négritude au-delà de la couleur, ce qui le distingue autant de Césaire et de Senghor que de ses confères afro-américains à Howard, obnubilés par le panafricanisme. Dans le dernier témoignage, « Léon-Gontran Damas aux USA », Maryse Condé, romancière et essayiste guadeloupéenne, évoque les années 1970 et son enseignement de la poésie de la négritude au département de *Black Studies* à l'université de Santa Barbara en Californie. Condé se rappelle que les poèmes de Césaire et de Senghor n'avaient pas beaucoup de grâce aux yeux de ses étudiants qui les trouvaient trop hermétiques, exaltés et coupés de la vie. Tandis que ceux de Damas, tirés du *Black-Label*, rebelles à tout compromis, ouverts à l'éclatement du langage (par des jeux de mots, des contrepèteries et des métaphores filées) et mettant à vif le désespoir du Noir opprimé (à l'instar de certains blues de Billie Holiday), avaient l'effet d'une véritable « Damas-mania » (49) qui faisait changer les exposés des étudiants en happenings.

La seconde partie du volume, intitulée « Des poèmes, de la poésie », apporte la lecture de thèmes fondamentaux de la poésie de Damas. Femi Ojo-Ade, dans son étude « 'Hoquet' : un poème, le poète et son peuple », analyse le poème le plus célèbre des *Pigments* où, en contrepoint de la parole de sa mère, assimilée et soumise à l'ordre des « civilisés », le fils-poète, élevé dans le contexte colonial, se met sournoisement en scène pour crier sa condition de « nègre » créole, à même le rythme saccadé et la répétition spontanée des mots qui mettent à nu le « masque blanc » qu'on veut lui coller de force. Dans son étude « Désirs comprimés d'un bel enfant de chœur. L'entre-dit genré », Kathleen Gyssels se penche elle aussi sur le recueil *Black Label*. Elle y dépiste la présence de la problématique « gender », comme « produit dérivé » (75) du colonialisme et de l'esclavage, qui avait été occultée par les questions de « race » et de « classe » dominant la représentation de la négritude en poésie, et associées uniquement à une expression performative virile et masculine. Analysant maintes ambiguïtés des images corporelles et sexuelles qui se lovent dans la structure stylistique et syntaxique des poèmes de *Black Label* (les silences, les ellipses, les « tics » et les « blancs »), Gyssels met au jour les interdits, les inhibitions et les frustrations

chez Damas, évocateurs d'un entre-deux sexuel « s'inscrivant en faux contre une masculinité normative, socio-culturellement codée, et son contraire, la féminité » (97). L'étude d'Isabelle Maria Zopi qui ferme cette partie, « Deux langues, deux voix, un texte : Damas lit Langston Hughes », propose une analyse contrastive de la réécriture par Damas de « Let America be America Again », le poème-phare de Langston Hughes, un des chefs de file de la Renaissance de Harlem. La comparaison détaillée de l'original, écrit en 1935, et de la traduction damassienne, « Que l'Amérique redevienne l'Amérique », publiée dans *Présence Africaine* en 1966, permet de mieux comprendre l'entreprise de l'« universalisation » de la condition du sujet opprimé dans la version de Damas — poète-traducteur qui choisit systématiquement soit l'écart et l'atténuation soit, au contraire, l'amplification et exagération, afin de rapprocher les idéaux politiques de Hughes de son propre univers de références et de sa sensibilité poétique.

La troisième partie, « Des mots, des signes », s'ouvre elle aussi sur une étude de la langue d'écriture de Damas, « Damas et ses langues, le français et le créole ou l'interdit du fruit défendu », mais cette fois pour mettre en lumière l'impact du créole sur son style. Marie-Christine Hazaël-Massieux débusque dans toute l'œuvre de l'écrivain la dissémination par bribes du vocabulaire créole (guyanais et martiniquais) en tant que manifestation du « désir comprimé », celui de renouer avec l'oralité de l'enfance (mots, proverbes, devinettes, chansonnettes), frappée d'interdit comme « patois », sinon comme un « parler nègre » honteux. Le recours au créole n'ôte rien à la maîtrise par Damas du français hexagonal, tantôt très élaboré, tantôt anarchique et explosif (énumérations, répétitions, chiasmes, associations libres), proche de la langue des surréalistes. Dans « À l'écoute des *Veillées noires* », Marco Modenesi se penche sur le recueil de contes publié par Damas en 1943 à Paris, suite à sa mission ethnographique et anthropologique en Guyane en 1934. Il examine la transcription par l'écrivain des contes oraux créoles racontés par les « maîtres de la parole » et inspirés de trois univers différents (animal, humain et surnaturel). Selon Modenesi, ces contes puisent dans l'imaginaire africain et chrétien afin de transmettre la sagesse populaire guyanaise à la fois dans sa dimension éducative (revaloriser les mœurs quotidiennes) et en tant qu'arme de résistance aux valeurs imposées par les colonisateurs blancs. Jacques Chevrier consacre son article, « *Veillées noires*. Le 'cœur-de-chauffe' de Léon-Gontran Damas ? », au même recueil de contes. Selon lui, Damas les avait rassemblés afin de reconstruire l'univers créole de son pays (chants, danses, recettes de cuisine), éclairer des thèmes inhérents à la vie dans une société en situation de domination coloniale (la faim, la peur, la violence et la ruse, mais aussi l'humour et le rire carnavalesque) et pour mettre en relief, par la performance orale, le caractère pluriethnique de la Guyane (en mélangeant les contes traditionnels français et créoles et en puisant autant dans le merveilleux chrétien que dans le fond animiste africain du panthéon yoruba ou dans le folklore haïtien, peuplé de divinités du vaudou). La pluralité de

cultures, d'imaginaires et de langues est au centre de la réflexion de Lilian Pestre de Almeida qui explore dans son article, « Damas et les nouvelles littératures des Amériques : entre l'oral et l'écrit », le rapport de l'écrivain aux différentes littératures et langues du continent. La question de la « poésie noire » que Damas discute dans son anthologie publiée en 1944, *Poètes d'expression française 1900—1945*, qui réunit trente-cinq poètes de l'Afrique noire, des Antilles, du Madagascar et de la Réunion, se trouve redynamisée par son extension à l'espace littéraire multilingue (français, anglais, portugais, espagnol et néerlandais) dans la « Nouvelle somme de la poésie du monde noir » que Damas présente vingt ans plus tard dans un numéro spécial de *Présence Africaine* en 1966. Dans ce riche dossier, l'idée d'une « Afro-America » sert de meilleur relais pour présenter les poètes noirs « transaméricains », insulaires et continentaux, ce qui fait de Damas un passeur de la négritude à l'antillanité et à la créolité bien avant Glissant.

La quatrième et la dernière partie du livre, « De part et d'autre », apporte des contributions qui s'intéressent au rapport de Damas à la géographie réelle et imaginaire des lieux guyanais. Dans « De la Guyane blanche à la Guyane noire, l'éternel retour de Léon Damas », Emmanuel Lézy construit autour du concept de « retour » différentes figurations du pays natal du poète et du conteur : une Guyane « diurne » — extérieure et « blanche », c'est-à-dire officielle, publique et politique, celle de *Retour de Guyane* (1938) — et une Guyane « nocturne », celle de *Veillées noires* (1946), c'est-à-dire « nègre » et créole, mythique et mystique, médiatisée par les Antilles, les USA, l'Afrique et la France de l'exil ; interchangeables toutes les deux pour mieux dessiner une « géographie damasquinée » (235). Dans « Damas : d'ici et là », Antonella Emina examine les adverbes de lieux, *ici* et *là-bas*, et leur rôle polysémique, voire paradoxal, de marqueurs de lieu dans la poésie et la prose de Damas —, là où le Même et l'Autre, la terre-mère et le Divers, se confondent hors de toute détermination territoriale, ethnique et idéologique. Dans l'article « Damas était-il un homme politique ? », Biringanine Ndango s'appuie sur les écrits politiques de l'écrivain, qui entre *Retour de Guyane*, publié en 1938 et proche du pamphlet, et « Misère noire », rédigé en 1939 pour la revue *Esprit*, passe d'une position anticoloniale virulente à un discours d'accommodement « raisonnable » qui le conduira à devenir le député de la Guyane entre 1947 et 1951. Ces contradictions visibles dans les prises de positions du Damas politicien sont également relevées dans l'étude qui clôt cette dernière partie, « Le Rapport Damas », où Femi Ojo-Ade démontre l'attitude tantôt partielle tantôt médiatrice assumée par Damas en tant que membre et rapporteur des travaux de la Commission d'enquête sur les violents incidents survenus en Côte d'Ivoire entre 1949 et 1950 qui avaient mis aux prises l'administration coloniale française et les travailleurs ivoiriens.

La bibliographie des œuvres de Damas et des ouvrages qui s'y réfèrent ainsi qu'un indexe des noms sont de précieuses annexes à cet ouvrage collectif. Tous les auteurs qui y ont contribué sont d'éminents spécialistes, capables de parler

de la vie et de l'œuvre de l'écrivain guyanais dans des analyses de cas précises et éclairantes, avec une attention à l'aspect multigénérique de sa production (contes, poésie, essai, anthologies, articles de journaux et écrits politiques). En parlant de ces mérites, on doit ajouter que la plupart des études réunies dans ce volume montrent Léon-Gontran Damas comme précurseur de la Négritude et de l'Antillanité, cette dernière étant surtout perceptible dans son rapport immanent au monde créole caribéen. Ce statut, trop longtemps mis en retrait dans le champ critique francophone, place désormais Damas au même rang qu'occupent trois autres grands intellectuels et écrivains noirs : Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Édouard Glissant.

Józef Kwaterko
Université de Varsovie